

Autocubisme de Gertrude Stein
(Restes métaphysiques du sursis de l'instant)

Marie La Palme Reyes

Pièce sans entracte
Site web : reyes-reyes.com
marie@reyes-reyes.com

Personnages :

Gertrude Stein (February 3, 1874 – July 27, 1946) : auteure Américaine qui passa une grande partie de sa vie en France et influença le développement de l'art moderne et de la littérature anglo-saxonne.

Alice B. Toklas (April 30, 1877 – March 7, 1967) : la fidèle compagne de Gertrude Stein et son éditrice posthume.

Pablo Ruiz Picasso (October 25, 1881 – April 8, 1973) : peintre, sculpteur, céramiste, etc., espagnol. Un des plus grands peintres du XXe siècle.

Fernande Olivier (1881-1966) : compagne de Picasso de 1904 à 1910. Elle incarnera aussi, dans cette pièce, les autres compagnes de Picasso **Éva Gouel (1885-1915)** (Marcelle Humbert), **Olga Khokhlova (1891-1955)**, **Dora Maar (1907 -1997)** et **Françoise Gilot (1921-)** qui ne feront que des apparitions fugitives. Elle devra changer de chapeaux, prendre quelque peu l'allure de ces différentes femmes.

Mise en scène

Les rideaux se lèvent sur un mur placé tout au plus à 2 mètres derrière ceux-ci. Ce mur devra prendre tout l'espace de la scène. Sur ce mur, un immense cadre de bois enfermera verticalement et horizontalement les textes, l'ameublement et les acteurs. Les textes apparaîtront au haut du cadre, une ou deux lignes à la fois. Un seul texte restera en permanence : To write is to write is to write is to write is to write is to write is to write. Les acteurs se déplaceront, dans le noir, au moyen de cordes et de fins escaliers de bois plus ou moins camouflés verticalement et horizontalement, au moyen de galeries étroites, à peine visibles de la salle. L'ameublement sera accroché sur deux étages (invisibles!) dans ce cadre dont le fond donnera l'illusion d'être autant un plancher, qu'un mur, qu'un plafond. Certains meubles devront s'enfoncer ou sortir quelque peu de ce cadre, mais sans, pour autant, créer d'effets de profondeur. On pourrait imaginer que l'ameublement du deuxième étage est en fait l'ameublement que normalement on verrait au fond d'une scène. Le fond du cadre sera recouvert d'une tapisserie d'arbres, de fleurs aux allures de jungle luxuriante dans un esprit vaguement cubiste.

L'impression que veut donner l'auteure est celle d'un portrait cubiste, où, par exemple, la figure d'une femme vue de face et ses profils se retrouvent dans un même plan. La pièce a lieu dans deux endroits différents, l'hôpital et le salon de la rue Fleurus. Cependant, ces deux pièces sont fondues en une seule que l'on voit de face sans perspective ou profondeur. Dans le cadre, on trouvera un lit d'hôpital, une chaise, au mur, le Portrait de Gertrude Stein (1906) par Picasso, Déjeuner (1915) de Juan Gris (Musée National d'Art moderne, Paris) ainsi que La femme qui pleure (1937) de Picasso un divan, deux fauteuils, un panier en osier où se reposera le chien Basquet (en peluche ou robot qui peut aboyer), un bureau rempli de livres ouverts, de papiers ainsi qu'une chaise près du bureau. Au bas du cadre, à droite, face au public, quatre chaises côte à côte. Les acteurs apparaissent vêtus comme les montrent les photos d'époque. Fernande portera toujours des chapeaux extravagants et très grands couvrant une partie de son visage. Il lui sera plus facile, ensuite, de les changer pour prendre l'allure d'une autre des femmes ou des maîtresses de Picasso.

Au début, les projecteurs illuminent le haut de l'immense cadre de bois sur lequel sont écrits des textes de Gertrude Stein en anglais qui seront susurrés, dans des rythmes différents et par des voix différentes. Ces textes seront repris encore et encore tout au long de la pièce. Ce seront les seuls « bruits » que l'on entendra. Ils joueront le rôle du vent, de la pluie, de la joie, etc. Parfois chuchotés, murmurés, à peine audibles, répétés, amplifiés lorsque les acteurs sont silencieux. Certains passages devront être spécifiquement lus lorsqu'indiqués. La mise en scène doit créer l'illusion d'un temps statique, l'histoire n'évolue pas, mais se déploie, les textes sont repris, les thèmes sont repris. L'image est celle d'un paysage où les herbes poussent un peu partout. Il n'y a pas d'histoire, seulement le va-et-vient d'une lente respiration.

Textes de Gertrude Stein devant être rythmés tout au long de la pièce :*(How to write, p.217)*

Well well is he. Explain my doubts, well well

Is he explain my doubts.

Could he get used to a city.

Explain my doubts.

Well well is he explain my doubts. Well well is he explain my doubts.

They made a day be a day here. They made a day be a day here. They made a day be a day here by a year by a year yearly they made a day yearly be a day here by the year.

(How to write, p.219)

It is natural to suppose that a rose is a rose is a rose is a rose. It is natural to suppose that everything is why they went. It is also natural to suppose that they might be inattentive when they had aroused what was why and when it could be lost. Where could it be lost. It is natural to suppose that because inadvertently they were obliged to be careful they might be nearly very often very well inclined to like and admire it there.

(How to write, p.101)

Think of grammar.

Without a virgin.

Think of grammar.

Who knew which way it was going.

Think of grammar.

Who knew which way it was going.

Grammar means that it has to be prepared and cooked and if they are used to one assistant it is because it was necessary not to have but one.

Any kind of complication is simple that is the real use of grammar. It all but says so.

The side of a rock can receive the rain.

That has nothing to do without it.

Visibly conforing.

(Passage of « If I Told Him, A Completed Portrait of Picasso ».)

If I told him would he like it. Would he like it if I told him.

Would he like it would Napoleon would Napoleon would would he like it.

If Napoleon if I told him if I told him if Napoleon. Would he like it if I told him if I told him if Napoleon.

Would he like it if Napoleon if

Napoleon if I told him. If I told him if Napoleon if Napoleon if I told him. If I told him would he like it

would he like it if I told him.

Now.

Not now.

And now.

Now.

Exactly as as kings.

Feeling full for it.
 Exactitude as kings.
 So to beseech you as full as for it.
 Exactly or as kings.
 Shutters shut and open so do queens. Shutters shut and shutters and so shutters shut and
 shutters and so and
 so shutters and so shutters shut
 and so shutters shut and shutters and so. And so shutters shut and so and also. And also
 and so and so and
 also.
 Exact resemblance to exact resemblance the exact resemblance as exact as a resemblance,
 exactly as
 resembling, exactly resembling, exactly
 in resemblance exactly a resemblance, exactly and resemblance. For this is so. Because.
 Now actively repeat at all, now actively repeat at all, now actively repeat at all.
 Have hold and hear, actively repeat at all.
 I judge judge.
 As a resemblance to him.
 Who comes first. Napoleon the first.
 Who comes too coming coming too, who goes there, as they go they share, who shares
 all, all is as all as as
 yet or as yet.
 Now to date now to date. Now and now and date and the date.
 Who came first Napoleon at first. Who came first Napoleon the first. Who came first,
 Napoleon first.
 Presently.
 Exactly as they do.
 First exactly.

Dédicace

À Gonzalo, à cause de tout, à toujours et pour toujours.

À Bodil qui un jour m'a dit : Pourquoi n'écris-tu pas des pièces de théâtre?

À Michel pour m'avoir dit : Pourquoi pas une pièce sur Gertrude Stein et sa compagne?

À Colette trop tôt partie.

Montréal, juillet 2008

Pièce sans entracte

On entend les textes de Gertrude Stein, différentes voix, différents rythmes. Aucun mouvement.

Le projecteur illumine, quelques instants, le bas, à droite, du cadre de bois, où sont assis les quatre acteurs et s'éteint. Les acteurs se déplacent toujours dans le noir. Puis, le projecteur éclaire Gertrude Stein couchée dans son lit et Alice B. Toklas assise sur une chaise à côté du lit. (Les deux étages peuvent être employés indifféremment. Le lit peut être sur un des étages et la chaise sur l'autre, dépendant de la mise en scène.) Alice B. Toklas a les pieds sur une mince galerie, on la voit de profil au milieu du cadre, elle regarde Gertrude Stein, immobile, couchée dans son lit. Sous le projecteur, les acteurs peuvent avoir des mimiques, faire des gestes, tourner sur eux-mêmes lentement, mais non aller d'un endroit à un autre.

Alice B. Toklas (sans emphase ou pathos) : Hubbie est morte.

Silence. Puis, on entend à voix basse, un passage des textes de Gertrude Stein. Voir mise en scène. Silence.

Alice B. Toklas : La mort a sa propre vie, son propre rythme, son propre pays, sa propre géographie, sa propre grammaire, sa propre écriture.

Silence. Un passage des textes. Silence.

Alice B. Toklas : C'est étrange, je commence à penser et à parler comme elle qui ne pense plus, qui ne parle plus.

Silence. Un passage des textes. Silence.

Alice B. Toklas : On ne sait jamais à l'avance ce que sera la mort.

Silence. Un passage des textes. Silence.

Alice B. Toklas : Je ne sais pas réagir à ce genre d'inattendues sensations prévisibles.

Silence. Un passage des textes. Silence.

Alice B. Toklas : Comment? Pourquoi elle, pourquoi pas moi? Les mêmes, toujours les mêmes questions sans réponses sensées. D'où viennent-elles de toute façon?

Silence. Un passage des textes. Silence.

Alice B. Toklas : Peut-on contracter une habitude d'absence? Comme celle d'un pays?

Silence. Un passage des textes. Silence.

Alice B. Toklas : My country is America. Depuis longtemps, je me suis une habituée à son absence. Elle disait « My country is America but my hometown is Paris. » En sera-t-il ainsi? My hometown, c'était elle. Pour moi, tout était elle.

Silence. Un passage des textes. Silence.

Alice B. Toklas : Créer une habitude, oui, comme celle de la vie? Mais, toutes mes habitudes me ramènent à elle.

Silence. Un passage des textes. Silence.

Alice B. Toklas : Elle est morte pour ainsi dire comme un mauvais songe que je songe, une nature morte fait chair en ma chair.

Silence. Un passage des textes. Silence.

Alice B. Toklas : (*Regardant autour d'elle.*) Je suis bien seule au milieu de ce cadre, bien seule au milieu de cette nature morte, bien seule à me rendre compte qu'elle n'y est plus, qu'elle n'y sera plus. Je n'y peux rien que je me suis dit en nous-mêmes quelques instants après sa mort.

Silence. Un passage des textes. Silence.

Alice B. Toklas (*s'animant et se fâchant à la fin*) : Mon génie est mort en moi que je me répète et répète en boucle, à satiété, parce que je ne peux pas y croire, parce que je ne veux pas y croire. Et pourquoi, après tout, devrais-je y croire? Qui me force à y croire? La bienséance? La politesse? La réalité? Je pourrais devenir folle. Mais, oui. Pourquoi pas? Me promener à travers l'Europe comme Jeanne la Folle avec son corps. Non? Mount Fattie, aimerais-tu cela? Dis-moi! Parle, mais parle donc, pour une fois que je te le demande! Toi, qui parlais sans cesse. Toi, l'interminable moulin à mots. (*Tout en restant assise, elle la prend l'épaule de Gertrude Stein et la secoue.*) Réponds, mais réponds-moi à la fin. Tu fais semblant. Je le sais. Ce n'est pas vrai.

Silence. Un passage des textes. Silence.

Alice B. Toklas (*se calmant*) : Me promener à travers l'Europe, comme Jeanne la Folle, avec son corps. Non, Mount Fattie, n'aimerait pas cela.

Silence. Un passage des textes. Silence.

Alice B. Toklas : Il reste la secrétaire. Une bonne secrétaire qu'elle me disait.

Silence. Un passage des textes. Silence.

Alice B. Toklas (*calme et déterminée*) : Je me battrai s'il le faut. Je publierai tout. Tout, que je lui dis. Tu peux dormir en paix, Mount Fattie, je m'occuperai de tout. De tout. Tu te souviens, n'est-ce pas, j'ai toujours pu relire tes manuscrits mieux que toi-même? Alors, ne sois pas inquiète.

Silence. Un passage des textes. Silence.

Alice B. Toklas (*chantant une berceuse*) : Dors, Hubbie, dors. Dors mon petit enfant, dors mon amante, mon plus que moi, dors ma douleur, mon bonheur, ma vie, dors, dors, dors dans mes bras berceurs.

Puis, la voix de Gertrude Stein s'élève alors que les voix récitant les textes deviennent des murmures.

Gertrude Stein (*voix hors champ, lentement, d'un ton monocorde*) : Une histoire de plus, une histoire de moins. Quelle différence? Quelle différence, une histoire de plus, quelle différence une histoire de moins, quelle addition, quelle différence. Addition, différence, quelle différence une histoire de plus, quelle addition une histoire de moins. Moins, plus, quelle différence, quelle addition.

Alice B. Toklas (*voix hors champ, lentement, d'un ton monocorde, en aparté*) : Elle y pense. Elle y vit, elle y meurt. Elle y est et c'est là qu'elle n'écrira plus. Elle ne prendra plus sa plume pour écrire les idées volantes, moulantes, pour écrire et vivre le déferlement des mots moulés en pensées, des pensées coulées en mots.

Gertrude Stein (*inspirée*) : Flot de pensées saisi à bras-le-corps par des mots saisis par le flot de pensées saisi par les mots. Restes métaphysiques du sursis de l'instant, extase récréative, création, jouissance extase, entre voir et entendre, va-et-vient saisi en plein vol, miettes de créations sonores et visuelles saisies par la poussée de la pensée, par la poussée du ventre, so kind my lifting belly, extase jouissance, poussée-pensée-ventre, pensée-poussée-ventre, ventre-poussée, orgasme exquis, l'instant suspendu à son sursis, dans son vol, dans son envol, dans sa retenue. Tout est là métaphysiquement parlant, car, tout est là, déjà, créativement parlant.

Alice B. Toklas : Elle y pense. Elle y vit, elle y meurt. Elle y est et c'est de là qu'elle n'écrira plus.

Gertrude Stein (*inspirée*) : Un paysage microscopique fécondé, en extase, instant suspendu du moment créateur. Un paysage narcissique à son aise, en extase d'une sexuelle sainteté, d'une géographie précise, étalée pour dissection sonore, visuelle et gustative. (*S'animant, de plus en plus vite.*) Là, là, déjà là, déjà sexuel là, déjà là sexuel, tout déjà là sexuel, car là déjà tout est sexuel, un mouvement suivi de suaves rebonds, de tendres rappels, de vaguelettes caressantes, car là déjà tout est sexuel, tout déjà là sexuel, déjà là sexuel, déjà sexuel là, déjà là, là, là.

Alice B. Toklas : Elle y pense. Elle y vit, elle y meurt. Elle y est et c'est de là qu'elle n'écrira plus.

Gertrude Stein : Le jouissif est au coin de l'oeil, du mot et de l'oreille. Penser, écrire, sentir, trinité tout-en-un et nulle part, une même chose dans un même temps, un même temps dans un même lieu, un même lieu dans une même chose dans un même temps, un même temps dans un même lieu, un même lieu dans une même chose dans un même souffle, dans un même flot.

Alice B. Toklas : Elle ne prendra plus sa plume pour vivre le déferlement des mots moulés en pensées et des pensées coulées en mots, des phrases qui font boules de mots et des paragraphes qui font avalanches de phrases.

Un passage des textes. Le rythme s'accélère.

Alice B. Toklas : Je reste ensevelie dans une avalanche de mots épars. Où sont les phrases, où sont les paragraphes qui se cachent dans la cité des mots? Je suis seule, tellement seule.

Un passage des textes.

Alice B. Toklas : J'étais une bonne hôtesse, une bonne cuisinière, une bonne ménagère. Une bonne bonne à tout faire. Mes rôles sont morts avec elle, je suis nue, toute nue, toute menue sans rôles pour soutenir mes forces éparpillées. Elle était mon ventre, elle était mon centre, j'ai un grand vide en moi, j'ai un grand vide d'elle en moi et de moi en elle.

Un passage des textes. Rythmes différents.

Alice B. Toklas : Que suis-je moi? Que vais-je devenir? Seule, abandonnée par les compagnes des génies qui ne nous fréquenteront plus. Ils ne viendront plus manger mes soufflés qu'ils célébraient pourtant si fort, si haut, si joyeusement.

Gertrude Stein (*idem, mais plus véhémente*) : Tout est là. Là n'est là que s'il n'est là ou non. Tout est là, sexuel, non sensuel ou non. Le génie n'a que faire de la sensualité, il n'est que sexuel. Mon petit Napoléon est sexuel non sensuel, sensuel il n'est pas, mon petit Napoléon. De la tête aux pieds, mon petit Napoléon, merci qu'il me dit, merci que je lui dis, merci comme bonjour mon petit Napoléon, merci comme bonsoir tout le monde, qu'il me dit, mon petit Napoléon sera-t-il d'accord? Sera-t-il d'accord, mon petit Napoléon? Merci tout est là parce qu'espace et temps, parce que comme les enfants, parce qu'espace et temps ne font qu'une boule, parce que comme les enfants, parce que le temps ne se déplace plus, parce que comme les enfants, parce que l'espace ne grandit plus, parce que comme les enfants, parce qu'espace et temps ne font qu'une boule qui ne se déplace plus.

Un passage des textes. Très rapide.

Gertrude Stein : Sa peinture est sexuelle. Mon écriture est sexuelle. C'est un miracle, non une tragédie. Sa peinture est sexuelle que je me suis dit. Mon écriture est sexuelle, ce n'est pas une tragédie. C'est un miracle, que je me suis dit, non une tragédie que je me suis dit.

Un passage des textes. Très lentement.

Alice B. Toklas (*sortant de sa torpeur soudainement*) : Mais, Mount Fattie, je suis ici, regarde-moi. Nous sommes ici, vivantes toutes les deux, sortons de cette torpeur, c'est du mauvais théâtre. Je suis vivante, tu es vivante, nous sommes vivantes que nous devons nous dire. Je t'en prie, Mount Fattie, reviens-moi. Ce n'est peut-être qu'un mauvais rêve toute cette mort qui me passe par la tête? Parle-moi, Hubbie, Hubbie, je suis ici, rassure-moi.

Gertrude Stein (*idem*) : Elle me dit « Hubbie, je suis ici. » C'est bien ainsi. Elle est ici et je suis là ou non, peut-être seulement un peu plus. Il faut qu'il en soit ainsi. La narration n'est pas nécessaire et c'est bien ainsi. Elle me dit « Hubbie, Hubbie », mais elle ne le dit pas pour ainsi dire. C'est la façon d'exprimer sans dire pour ainsi dire qu'elle vit moi-même et que je vis elle-même peut-être là encore, ou dans la trace d'un là qui s'est éteint dans une boule de temps qui ne se déplace plus.

Alice B. Toklas : « Tu t'agites » que je lui ai dit. Tu es en transpiration. Bois un peu de cette eau fraîche. Et je lui tendis un verre d'eau. Merci beaucoup qu'elle aura sans doute exprimé.

Gertrude Stein : Elle me dit pour ainsi dire « Bois un peu de cette eau fraîche », mais je la repousse et la repousserai. (*Pensive.*) Le théâtre, c'est ce va-et-vient sur place, sur temps et lieu. L'eau que je repousse et qui revient. D'où vient-elle, l'eau que je repousse, où ira-t-elle l'eau que j'aurai repoussée. Passe-moi le beurre et là, de nulle part, un beurre glorieusement jaune s'assoit dans son assiette bleue pour y rester, là. C'est tout ou rien et c'est bien ainsi. (*S'animant, de plus en plus vite.*) Tout est là donné, pas de centre, pas de mémoire, une respiration de partout, de nulle part, une masturbation circonscrite à la fois par l'intérieur et l'extérieur sourd de nulle part et de partout. L'eau que je repousse et qui revient, le beurre que je passe. Rien ne passe par l'émotion, l'eau que je repousse et qui revient, le beurre que je passe, tout est là donné par l'exactitude du travail de l'oeil et de la langue dans le paysage sonore. (*Changeant soudainement de registre.*) « Oui, oui, tu as raison, je suis ton vilain petit canard » qu'elle m'aura dit sans aucune nécessité, pour ainsi dire.

Alice B. Toklas (*la forçant à avaler une gorgée*) : « Oui, oui, tu as raison » que je disais toujours.

Gertrude Stein : Qu'elle m'aura dit sans aucune nécessité, pour ainsi dire.

Alice B. Toklas : Mais, tes pensées glissent sur les plumes d'un canard, ma fattuski, je suis ton vilain petit canard.

Gertrude Stein : Tout est là donné par l'exactitude du travail de la langue. (*Changement complet de registre.*) Et tout à coup, cette phrase qui arrive de nulle part, car avant elle n'y était pas et soudain elle y est, faussement innocente, aux apparences d'une coquette ingénue. Pour ce soir, un soufflé?

Alice B. Toklas (*surprise*) : Qui vient?

Gertrude Stein : La réponse se fait rarement attendre longtemps au théâtre, car, il faut qu'elle soit déjà là dans la conscience comme dans un jardin qui pousse ou bien alors, c'est tout autre chose ou une question.

Alice B. Toklas (*surprise*) : Qui vient?

Gertrude Stein : Il faut répondre tout de suite. C'est impératif pour la suite du miracle. Picasso, je crois, comme tous les samedis soir, tu le sais bien, et les autres aussi.

Alice B. Toklas (*surprise*) : Ce n'est pas samedi aujourd'hui. Aujourd'hui, tu es morte. Tu n'es plus là et je te rêve. Oui, il en est ainsi pour ainsi dire. Je me dois de me convaincre malgré les apparences.

Gertrude Stein : Aujourd'hui?

Alice B. Toklas : Ah! Que m'arrive-t-il? que je me dirais si je ne le savais déjà.

Gertrude Stein : Aujourd'hui? C'est pourtant aujourd'hui!

Alice B. Toklas : Voyons, que m'arrive-t-il? que je me dirais si je ne le savais pas.

Gertrude Stein : Que lui arrive-t-il qu'elle se demande? Il abstrait ou elle concrète, indéterminé ou non, tout est flot continu, flot de pensée, alors, elle ou il quelle différence de l'un à l'autre, quelle indétermination, tous ces contraires abolis pour mieux déverser la pensée, toutes ces contraintes abolies pour mieux déverser la pensée, toutes ces contentions retirées pour mieux déverser la pensée, ou la renverser, quelle importance il ou elle, quelle indétermination, quelle importance la verser ou la renverser, aucune, aucune, aucune.

Alice B. Toklas : C'est juste, mais il n'en reste pas moins que ce n'est pas samedi.

Gertrude Stein : Non? (*Un arrêt.*) Alice est toujours si directe dans ses réponses que la mienne a surgi d'elle-même sans y penser, sans y penser comme une provocation ou un coup de fusil dont il ne faudrait faire aucun cas, de toute façon impérative ou non, de toute façon si urgente soit-elle.

Alice B. Toklas (*se resaisissant*) : My king, nous ne sommes pas chez nous, nous sommes ici, ici, tu te souviens?

Gertrude Stein (*lasse*) : Ah! j'oubliais que j'allais oublier de le dire ou peu s'en faut. Quelle importance! (*Retournant dans son monde.*) What do I care if I was here. What do I care if I was there. (*Haussant le ton.*) La mémoire, quelle importance, elle détruit l'acte créateur. Il faut devenir une exilée dans son propre pays, sans mémoire, pour créer véritablement.

Alice B. Toklas : Chut! Chut! Pas si fort, on va nous entendre.

Gertrude Stein (*haussant encore le ton*) : What do I care, yes, what do I care.

Alice B. Toklas : Chut! Chut! Pas si fort, on va t'entendre.

Gertrude Stein : Où est Picasso? Picasso, Picasso?

Alice B. Toklas : Chut! Chut!

Gertrude Stein : Ma muse, que je lui dirai, donne-moi Picasso. Picasso, le seul qui a compris, qui a compris le seul, l'acte créateur, la création dans l'acte, l'immédiateté de l'acte créatif. Mais, je ne le lui dirai pas. Matisse n'est que couleur en forme, Juan Gris n'est qu'exactitude en perfection. Mais, je ne le lui dirai pas. Il est le seul à me comprendre, que je lui dirai, elle se fâchera, il l'a exprimé dans son portrait de moi qu'il est le seul à me comprendre, que je dirai. Seul un génie peut comprendre un génie qu'elle m'aura dit sans aucun doute.

Alice B. Toklas : My king, repose-toi.

Gertrude Stein : Voilà, comme je l'aurais sans doute dit!

Alice B. Toklas : My king, repose-toi.

Gertrude Stein : Pour l'amour, c'est différent, que je lui dirai à l'instant. (*Silence, puis dans un tout autre registre, s'adressant à Alice B. Toklas.*) Tu m'aimes, petite femme. Oh! Que je désire ta main sur mon mont de Vénus. Viens, viens, mon chérubin.

Alice B. Toklas : Ici, à l'hôpital? Tu n'y penses pas?

Gertrude Stein : Pourquoi toujours penser? Viens, mon chérubin.

Alice B. Toklas : Aujourd'hui, elle ne pense plus.

Gertrude Stein : Pourquoi toujours penser? Viens, mon chérubin.

Alice B. Toklas : Oh! Ces idées qui m'assaillent, ces désirs qui montent comme une traînée de poudre après l'éclair, comme un feu de paille. Oh! Ma fattuski. Et parfois, je

me faisais taquine. Elle aimait bien ça quand je faisais la petite fille : (*Ton de petite fille taquine.*) I will not say what I think about lifting belly.

Gertrude Stein : Oh yes you will.

Alice B. Toklas : I have no use for lifting belly.

Gertrude Stein : Do you say that to me?

Alice B. Toklas : (*Hésitante.*) No I don't. Et toujours elle m'aurait dit...

Gertrude Stein : Le désir naît où il veut, d'où il veut, quand il peut, il faut l'accueillir comme un point de rosée, comme un péché original! une tache qui s'épand et se fait huile, qui s'épand et se fait soleils sonores qui s'épandent dans les phrases et les paragraphes de la cité des mots.

Alice B. Toklas : Ici, à l'hôpital? Tu n'y penses pas? Aujourd'hui, elle ne pense plus. Oh! Ces idées qui m'assaillent, ces désirs qui montent comme une traînée de poudre après l'éclair, comme un feu de paille en combustion spontanée, comme un péché originel, (*hésitante*) comme, (*puis, rapidement*) comme une explosion d'aiguilles sonores. Et toujours, elle m'aurait presque aussitôt dit...

Gertrude Stein : So necessary, such exercise, so strong and willing and soothing, lifting belly, so kind to me, so kind to many, so right, lifting belly, so courteous and hilarious and favorable, such an incident in one's life, lifting belly.

Alice B. Toklas : Ici, à l'hôpital? Tu n'y penses pas?

Gertrude Stein : L'hôpital, la maison, quelle importance? Le public, le privé, quelle importance? Le toi, le moi, quelle importance? What do I care, yes, what do I care. When lifting body is there or there or here, lifting body is a courteous little Ceasar that sometimes sometimes produces sometimes sometimes cow sometimes, sometimes.

Alice B. Toklas : No, fattuski, no cow now, no cow today, no now today, no, no no.

Gertrude Stein (*suppliante*) : No now?

Alice B. Toklas : No today!

On entend des passages du poème « A completed Portrait of Picasso » (voir ci-dessus, la mise en scène.)

Gertrude Stein (*replongeant dans son monde*) : On n'a aucune identité quand on est dans l'acte de faire quelque chose que je me dis en moi-même et je m'arrête dans l'immédiateté de cette pensée, je m'y fige, je m'y terre, je m'y oublie de vivre pour

capter l'instant unique de cette pensée que je retiens comme un souffle au coeur, comme un souffle à l'esprit et je pourrais en mourir si je ne l'avais déjà fait.

Alice B. Toklas : Elle m'avait dit qu'elle est ce qu'elle est parce que son petit chien la connaît.

Gertrude Stein : Mais je ne suis pas cela quand je fais quelque chose. Mon petit chien sachant que je suis moi et moi reconnaissant le fait qu'il le sait. Créativement parlant ne donne rien, rien. Rien créativement parlant, rien.

Alice B. Toklas : Je lui demandais si elle avait besoin de quelque chose.

Gertrude Stein : C'est toujours la même chose après l'amour, un rite initiatique à l'envers, à l'endroit, à l'envers, à l'endroit pour un tricot à refaire sans cesse.

Alice B. Toklas : Je vais faire quelques courses que je lui disais.

Gertrude Stein (*idem*) : Un génie est quelqu'un qui ne doit pas se souvenir de ces deux cents ans dont tout le monde doit se souvenir pour exister, pour exister dans la mémoire géographique de l'homme ordinaire qui y creuse ses trous et ses labyrinthes par une répétition hypnotique de petites phrases quotidiennes, une marelle sautillante qui égrène des miettes de vie à tous les vents. (*Pensive.*) Une marelle sautillante, une répétition hypnotique, oui, il en est bien ainsi.

Alice B. Toklas : Je lui aurais demandé si elle avait besoin de quelque chose.

Gertrude Stein : Picasso est un génie que je lui dis et elle m'aurait répondu...

Alice B. Toklas : Oui, Hubbie, et toi aussi. As-tu besoin de quelque chose?

Gertrude Stein : Une personne et cette personne qui se sait femme par nature, par extension et par définition c'est moi, et moi, je suis la source des plus profondes réflexions faites sur la littérature du vingtième siècle.

Alice B. Toklas : Oui, Gertrude, c'est toi que je disais toujours après. Je reviens dans une petite heure, une toute petite heure.

Gertrude Stein : Une réponse sans question, une réponse universelle à toutes les questions, c'est ce qu'il me faut avant de quitter la cité des mots, avant de m'abandonner complètement aux rythmes sauvages des mots vidés de leurs sens, car, j'en aurai sucé toute la sève pour faire pousser les fleurs de mon jardin.

Alice B. Toklas : Fattuski, écoute-moi! Je reviens dans une heure. Elle n'écoutait jamais quand elle travaillait ou alors elle m'aurait dit...

Gertrude Stein : Is it true that I can be young. Mais Faust n'est pas loin et Mephisto non plus. No I am through with you I do not need the devil I can go to hell all alone.

Alice B. Toklas : Fattuski, écoute-moi! Je reviens dans une heure. Elle n'écoutait jamais quand elle mourait ou alors elle m'avait déjà dit...

Gertrude Stein : Is it true that I can be young. Mais Faust n'est pas loin et Mephisto non plus. No I am through with you I do not need the devil I can go to hell all alone.

Alice B. Toklas : Fattuski, écoute-moi! Mais, écoute-moi donc pour une fois. Je reviens dans une heure. Dans une heure, comprends-tu? Elle n'écoutait jamais quand elle travaillait ou quand elle mourait ou alors elle aurait pu vouloir me dire...

Gertrude Syein : Pretty pretty pretty dear I am he and she is she and we are we, pretty pretty dear I am here pretty pretty pretty dear.

Alice B. Toklas (*de plus en plus fâchée*) : Fattuski, écoute-moi! Tu te refuses à m'écouter. Ce n'est vraiment pas gentil! Je reviens dans une heure, ou, après tout, pourquoi pas? Tu sais, peut-être pas, peut-être jamais. Qu'en penses-tu? Enh! Que ferais-tu? Enh! Dis-moi. Alors pour la faire réagir immédiatement sans aucune hésitation, je lui aurais dit d'un ton taquin quoique gentil (*minaudant*) : I will not say what I think about lifting belly.

Gertrude Stein : Oh yes you will.

Alice B. Toklas : I have no use for lifting belly.

Gertrude Stein : Do you say that to me?

Alice B. Toklas (*hésitante*) : No I don't.

Gertrude Stein (*sortant de son monologue*) : Va, je n'ai besoin de rien. Non, non! Attends. Attends, Pussy, je veux voir Basket, je veux le prendre une dernière fois dans mes bras berceurs.

Alice B. Toklas : Mount Fattie n'était pas très raisonnable à cette époque des relents de sa vie. J'ai évidemment refusé. C'était cruel, n'est-ce pas? Aujourd'hui, je me sens coupable. Non! Ce n'est pas ça. Ce n'est pas ça du tout. Mais vraiment pas! Je ne me sens pas coupable, je suis coupable, elle est morte et j'ai refusé de satisfaire un de ses derniers désirs. Voir Basket. Pauvre Basquet. C'était un tout petit souhait pour un tout petit chien, un tout petit souhait de rien du tout que j'aurais pu satisfaire comme si de rien n'était comme en fait il l'était. Mais, j'ai refusé, brutalement.

Gertrude Stein : Wifie, c'est toi ma véritable muse, mais sa respiration m'inspire. Tu comprends?

Alice B. Toklas (*impatiente*) : Je n'ai jamais compris tes toquades.

Gertrude Stein : C'est Basquet qui m'a fait comprendre la différence entre les phrases et les paragraphes.

Alice B. Toklas (*impatiente*) : Oui, oui, je sais et je le savais si bien parce qu'elle le répétait sans cesse.

Gertrude Stein : Chérubin, petit gâteau, je t'en prie, je t'en supplie.

Alice B. Toklas : Non. Non, n'insiste pas. Basket te fatiguera vite. J'inventais, évidemment. Je ne voulais pas aller chercher Basket, je voulais faire mes courses. (*Gertrude Stein la regarde suppliante.*) Non, je t'ai dit. Ne fais pas l'enfant, Hubbie! Et puis, ce fut la fin. C'est fini. Elle est morte et je suis tellement seule avec ses phrases et ses paragraphes qui ne me sont plus que des bouts de pensée qu'il me faut mettre bout à bout dans ma tête pour me comprendre bout à bout, pour me rapiécer bout à bout une vie qui n'a plus de sens à perdre, plus de temps à perdre. Ah! Que vais-je devenir? Que vais-je devenir au milieu de tous ces bouts, de tous ces mots qui n'en finissent plus de tourner en rond dans mon mal de tête, dans mon mal de ventre, dans mon mal de vivre, dans ma nausée vertigineuse?

La scène est plongée dans le noir. Alice B. Toklas quitte sa chaise et va s'asseoir au bas du cadre à droite. Puis, le projecteur illumine Gertrude Stein.

Gertrude Stein (*en aparté, ton monocorde entre divagation et lucidité*) : Je m'appelle Gertrude Stein que je me suis dit toute ma vie. Picasso est un génie que je lui aurais dit. Je m'appelle Gertrude Stein et je suis née à Allegheny pour ainsi dire, Picasso est un génie et moi aussi. Je continue sur ma lancée, que je me disais alors parce que c'est elle maintenant qui le dit. Ce qui est intérieur est extérieur et tout ce qui est extérieur est intérieur. Un noeud de Moebius, les femmes de Picasso étalées, ouvertes au regard sans point de fuite, sans possibilité de fuite. Tout est là, encadré, aplati, sans perspective, facettes créées sans mémoire, sans perspective, facettes répétées sans mémoire, sans perspective, sans perspective de mémoire, sans perspective de point de fuite. Facettes langagières multipliées par les prismes d'une pensée saisie par le sursis de l'instant. Sentir, écrire, penser, un même acte dans un même temps dans un même prisme sexuel. Mon instant sur le monde, ma fenêtre sur le monde est un zoo. Un zoo, non un monastère, que je me dis. Un zoo intériorisé, extériorisé, non un monastère. Un zoo, un paysage, non un monastère sensuel. Un zoo sexuel. Exactement. Un zoo sexuel. Un jardin sexuel. Un jardin zoologique. Le théâtre sexuel d'un jardin zoologique. Tout est là. Rien n'arrive, car, tout est là. Tout pousse partout, en jachère, tout est là, déjà, dans la jachère de la sexualité, dans la jachère de ma sexualité que je me dis, dans la jachère de notre sexualité que je nous disais alors.

La scène est plongée dans le noir. Gertrude Stein va s'asseoir avec les autres acteurs. Puis, les projecteurs illuminent Alice B. Toklas, elle a un tricot et est assise près du divan. La scène est plongée dans le noir. À nouveau, les projecteurs illuminent Alice B.

Toklas et Gertrude Stein assise à son bureau, écrivant. Durant ce temps, les textes anglais sont murmurés avec ou sans emphase. C'est la fin de l'après-midi.

Gertrude Stein (*relevant la tête*) : Pour ce soir, un soufflé?

Alice B. Toklas : (*En aparté.*) Des bouts de pensée qu'il me faut mettre bout à bout dans ma tête pour me comprendre bout à bout. Pour me rapiécer des bouts de vie et des bouts de sommeil pour m'apprendre à survivre à bout de nerfs.

Gertrude Stein : Un soufflé? Qu'en penses-tu?

Alice B. Toklas : Ah! Je ne savais pas! Qui vient?

Gertrude Stein : Voyons, Alice, mais mon petit Napoléon, comme d'habitude.

Alice B. Toklas : Comme d'habitude.

Gertrude Stein : Et les autres aussi.

Alice B. Toklas : Fernande?

Gertrude Stein : S'ils sont encore ensemble. (*Rires.*) Pourquoi?

Alice B. Toklas : Tu sais ce nouveau point dont je te parlais, elle m'a dit qu'elle voulait l'apprendre.

Gertrude Stein (*sentencieusement*) : Apprendre comment faire, jamais quoi faire. Tu comprends?

Alice B. Toklas : Oui, je te comprends.

Gertrude Stein (*idem*) : Vraiment? L'éducation mêle les deux.

Alice B. Toklas (*distracte*) : Oh! Oui. C'est tellement vrai.

Gertrude Stein : Pourquoi le chef-d'oeuvre mort-né est-il un navet vivant?

Alice B. Toklas (*surprise*) : Pourquoi ne seraient-ils pas ensemble?

Gertrude Stein : Le navet et le chef d'oeuvre?

Alice B. Toklas : Mais non!

Gertrude Stein : Fernande et Picasso?

Alice B. Toklas : Ils l'étaient hier et avant-hier et avant avant-hier.

Gertrude Stein : Et que veux-tu en conclure?

Alice B. Toklas : Oui, comme toujours, tu as raison.

La scène est plongée dans le noir. Puis, on voit Alice B. Toklas et Gertrude Stein qui a Basquet dans les bras.

Gertrude Stein : Tu entends sa respiration. Écoute, tu entends? Les cycles? C'est le rythme de la phrase dans la vie du paragraphe.

Alice B. Toklas : Et pour ce soir?

Gertrude Stein : Les paragraphes sont émotionnels. Les paragraphes sont émotionnels parce qu'ils limitent l'émotion. Les phrases ne le sont pas. C'est un miracle. Basquet est ma muse.

Alice B. Toklas (*de mauvaise humeur*) : Tu changes de muse comme de chaussettes sales.

Gertrude Stein : Il y a neuf muses et je ne porte pas de chaussettes.

Alice B. Toklas : Comme de culottes sales alors.

Gertrude Stein : Ils mangeront un soufflé s'ils sont encore ensemble. Un point, c'est tout.

Alice B. Toklas (*de mauvaise humeur*) : Je vais acheter les oeufs.

Gertrude Stein : Pussy, ne nous fâchons pas.

Alice B. Toklas bougonne et hausse les épaules.

Alice B. Toklas (*après un moment*) : Bon, d'accord.

Gertrude Stein (*on doit sentir la montée du désir tout au long de cette phrase*) : Wifie, tu achèteras des douzaines et des douzaines d'oeufs. Tout ce que tu voudras. Tout ce que tu veux. Tu sépareras les blancs de leur jaune et tu les monteras en neige dans un cul-de-poule oscillant sur le mont de Vénus. (*Gertrude Stein met la main sur son pubis.*)

La scène est plongée dans le noir. Puis on voit Alice B. Toklas debout à côté de Gertrude Stein.

Alice B. Toklas (*affectueusement*) : Le tien, Hubbie, fattuski?

Gertrude Stein (*elle respire plus vite et se caresse*) : Ma petite femme, va, va et reviens vite. Anxious lifting belly. So strong and yet waiting. So strong and yet willing. So strong, so willing, so strongly willing yet waiting.

Alice B. Toklas : Maintenant? Tu veux?

Gertrude Stein : Non. Pas maintenant. Va. Va.

La scène est plongée dans le noir. Alice B. Toklas s'assoit sur le divan et est plongée dans ses souvenirs. La lumière revient. Gertrude Stein recommence à écrire, s'arrête et dit à haute voix.

Gertrude Stein (*en aparté, tout en écrivant*) : It takes a lot of time to be a genius, you have to sit around so much doing nothing really doing nothing. Really, really doing, doing nothing, nothing, nothing doing, nothing.

Alice B. Toklas : Tous ces souvenirs en cavale. Nous parlions de tout, de rien parfois, surtout de rien, parfois.

Gertrude Stein : Really, really doing, doing nothing, nothing, nothing doing, nothing.

Alice B. Toklas : Oui, surtout de rien.

Gertrude Stein : Really, really doing, doing nothing, nothing, nothing doing, nothing.

Alice B. Toklas : Et pour la taquiner, érotiquement s'entend, parfois, quand en moi-même, je sentais monter inexorablement la pointe acérée du désir, j'aurais pu lui dire, parfois seulement, et doucement, coquette aussi, évidemment : (*taquine, minaudant.*) I will not say what I think about lifting belly.

Gertrude Stein (*étonnée, surprise*) : Aujourd'hui. Tu me cherches? Pourquoi aujourd'hui? Et pourquoi, non, hier?

Alice B. Toklas : I will not say what ...

Gertrude Stein : Pussy, Pussy, dear, je dois travailler.

Alice B. Toklas (*taquine, faisant la fillette, un doigt dans la bouche*) : I will not say what I think about lifting belly. Immanquablement, elle m'aurait répondu...

Gertrude Stein : Oh yes you will.

Alice B. Toklas : I have no use for lifting belly.

Gertrude Stein : Do you say that to me?

Alice B. Toklas (*le doigt dans la bouche et minaudant en se balançant*) : No I don't. No I don't. No I don't. No I don't. Et si un jour j'avais su lui dire : Yes, I am. Yes I am. Yes, I am. Yes I am. Mais, je n'en ai jamais eu le courage. Maintenant, il est trop tard. Il n'y a plus de bonbons pour Alice. Il n'y a plus de sucettes pour Alice. Il n'y a que de gros chagrins tout noirs dans le ciel d'Alice.

La scène est plongée dans le noir. Picasso et Fernande se lèvent et se dirigent vers le bureau où Gertrude Stein est assise. Alice B. Toklas retourne au bas du cadre. La scène s'illumine.

Fernande : Gertrude, nous sommes là?

N'entendant pas de réponse,

Fernande (*un peu plus fort*) : Coucou, nous sommes ici!

N'entendant pas de réponse,

Fernande : Gertrude, nous sommes là?

Alice B. Toklas (*voix lointaine*) : Ils sont là! Ne les entends-tu pas? Fattuski! Fattuski! Ils sont là! Réponds. Je vais acheter les oeufs.

Gertrude Stein : Ah! Ils sont là! Ah! Les voilà. Ah! Mon petit Napoléon. Ah! Ma petite Fernande.

Picasso : Eh! Oui! Nous sommes là.

Fernande : Eh! Oui! Nous sommes ici!

Gertrude Stein (*sortant de son monde, souriant à Fernande et souhaitant la bienvenue d'un signe de tête à Picasso*) : Alice voulait te montrer un point, je crois, ou quelque chose comme ça. Elle revient d'une minute à l'autre, elle est allée acheter des oeufs pour le soufflé, tu peux l'attendre à la cuisine. Va. Je crois qu'elle n'a pas fini de préparer les haricots, tu pourrais l'aider, va, ma chérie.

La scène est plongée dans le noir. Fernande va s'asseoir au bas du cadre à droite, Alice B. Toklas y est déjà. Picasso se plante devant son portrait de Gertrude Stein. Gertrude Stein le rejoint. Tous les deux ont le dos au public. Durant ces répliques, ils restent plantés sur place, mais peuvent se retourner, faire face au public, faire des gestes, etc. Les projecteurs éclairent les deux groupes de personnages.

Gertrude Stein : Elle a de belles jambes et ce magnifique bassin si vital. J'aime voir son bassin onduler entre ses longues et fines jambes.

Picasso : Oui. Tu veux me rendre jaloux? (*Ironique.*) Tu manques ton but! (*Il rit.*) J'ai épuisé ce bassin ondulant.

Alice B. Toklas (*parlant d'une voix lointaine*) : Elle aimait les longues jambes, les miennes sont minuscules.

Fernande (*d'une voix lointaine*) : Elle aime voir onduler mon bassin.

Alice B. Toklas (*d'une voix lointaine*) : Elle aimait voir onduler ton bassin entre tes longues jambes. Mois je suis si petite, j'ai de toutes petites jambes. Mais, vois-tu, c'est moi qu'elle aime.

Gertrude Stein : Et mon portrait? Quatre-vingts fois, non quatre-vingt-dix fois, j'ai posé pour toi. Ça te suffit. Non?

Picasso : Oui.

Gertrude Stein : Tu n'es toujours pas satisfait. Que te manque-t-il encore?

Picasso : Tu dois vieillir.

Gertrude Stein : Eh! Eh! Je fais mon possible et toi?

Picasso : Elle est belle, enh!

Gertrude Stein : Qui ça? Fernande?

Picasso : Comment qui ça? Mais... Éva.

Petit à petit Fernande se transforme, elle devient Éva. Elle met un autre chapeau. Elle s'assoit autrement.

Gertrude Stein : Tu as toujours besoin du désir de quelqu'un d'autre? Le désir du regard?

Picasso : Et toi, avec quoi travailles-tu?

Gertrude Stein : Avec le flux des mots, tu comprends? Les mots sont des petits animaux chargés de vitalité qui ne demandent qu'à s'amuser avec les règles de la grammaire des académies mondiales. Tu sais les articles sont fascinants, ils font ce qu'un nom ferait s'il n'avait pas la malencontreuse malchance d'être le nom de quelque chose, d'être fixé dans un cadre, mais, prends un verbe, un adverbe, une conjonction, une préposition, ils agissent, ils font quelque chose. Aussi longtemps que n'importe quoi fait quelque chose, il reste vivant. Tu comprends?

Picasso : Non. Tu parles trop.

Gertrude Stein : Bon, écoute, prends la virgule. Une virgule t'aide à porter ton manteau, mais t'empêche de vivre jusqu'à la lie, elle t'encadre, si tu ne fais pas attention, elle peut même se métamorphoser en parenthèses mentales et même morales. Tu imagines? C'est terrible. N'est-ce pas? Il faut toujours la surveiller. C'est une force de restriction. Elle dépend des bonnes manières, de la facilité. Tu sais les mots, il ne faut pas les retenir, ils prennent soin d'eux-mêmes, il ne faut pas leur mettre des virgules dans les jambes pour les empêcher de circuler, d'exprimer leur propre sémantique, leur propre dictionnaire comme ils le veulent, s'ils en ont envie, il faut les laisser libre de fréquenter qui ils veulent, quand ils le veulent et surtout ne pas leur imposer notre petite morale anthropomorphique.

Picasso : Tes mots sont en chute libre. Ils déboulent, ils se bousculent sur ta langue et dans mes oreilles. Ça s'attrape cette maladie?

Gertrude Stein (*continue ses idées*) : Tu ne te rends pas compte que je fais la même chose que toi.

Picasso : Ah! Vraiment?

Gertrude Stein : Je prends des mots et je pense à eux jusqu'à ce que j'aie pu bien prendre leur poids et leur volume en main et là, je les mets à côté les uns des autres. Et, j'observe, j'observe. Je me rends compte alors qu'on ne peut pas les mettre les uns à côté des autres impunément. Aussitôt qu'on les dépose l'un à côté de l'autre, ils prennent subitement un coup de sens. Tu comprends?

Picasso : Moi, je suis un capteur d'instants.

Gertrude Stein : Mais, moi aussi!

Picasso : Tu parles trop. L'instant se dilue dans ton verbiage.

Gertrude Stein (*élevant le ton*) : Toi, tu es un regard vibrant sans coeur.

Picasso : Je n'en ai pas besoin. L'amour est une affaire d'épiderme, de bon système glandulaire, non de coeur.

Gertrude Stein : Tu comprends les choses sans les aimer, tu es cruel avec elles.

Picasso éclate de rire.

Gertrude Stein : Ton amour est une caricature, une geôle, un donjon, une prison, une domination, une dictature, une torture, une mort à petit feu.

Picasso : Et quoi encore?

Gertrude Stein : Ça suffit!

Picasso : Blablabla! La seule question que je me pose devant un de mes tableaux est : est-ce que ça tiendra?

Gertrude Stein : Ta peinture est une mise à mort rituelle.

Picasso : Et tu aimes ça. Ça t'excite! Avoue! Avoue!

Gertrude Stein : Oui.

Picasso : Tu aimes, sinon tu n'achèterais pas. Tu n'es ni masochiste, ni bienveillante. N'est-ce pas?

Gertrude Stein : Oui, j'aime, car toi aussi ton oeil est en mouvement perpétuel, l'idéogramme en transformation dans la liberté des couleurs, des volumes, sans virgules pour ainsi dire.

Picasso : Et, voilà, ça recommence!

Gertrude Stein : Ce ne sont pas tes petites remarques ironiques qui tariront mon verbe.

Picasso : J'en ai bien peur!

Gertrude Stein : Tu vois, tes volumes et tes couleurs sont libres d'influence, ils jouissent de leur promiscuité retrouvée. Tu ne leur as pas jeté de ponctuation par la tête pour les faire tenir tranquille. Je te l'avais dit, nous faisons la même chose.

Picasso : (*Pensif, regardant son tableau.*) Est-ce que ça tiendra? (*Silence.*) Celui qui crée est obligé de le faire dans le combat, dans l'intensité, il ne sait où il va, l'effort jusqu'à la laideur. Oui, c'est exactement cela, l'effort dans la laideur. (*Silence.*) Ceux qui viendront après pourront faire dans le joli, car ils savent ce qu'ils font.

Gertrude Stein : Quand sais-tu que ton tableau est fini?

Picasso : Je ne le sais jamais avant qu'il ne soit fini. Tout à coup, c'est fini. Voilà.

Gertrude Stein : Comment sais-tu s'il est réussi?

Picasso : La réussite d'un tableau est le résultat de trouvailles refusées.

Gertrude Stein : Moi, je ne refuse rien.

Picasso : Je sais.

Gertrude Stein : Pourquoi?

Picasso : Parce qu'alors on devient son propre amateur. La seule personne que j'ai peur de copier c'est moi-même. Tu comprends?

Éva (*voix lointaine, elle tousse*) : J'aimerais partir, je ne me sens pas très bien.

Alice B. Toklas (*voix lointaine*) : Éva, viens t'allonger. Ne dérangeons pas Gertrude et Pablo.

Gertrude Stein : Je ne pense pas comme toi.

Picasso : Non, tu ne peux comprendre. Tu accueilles toutes tes trouvailles à bras ouverts. Tu copies sans cesse tes propres phrases, tes propres mots.

Gertrude Stein : Je ne copie pas, je me répète. Ce n'est pas la même chose.

Picasso (*se moquant*) : Quelle différence? Quelle différence! Quelle différence? Quelle addition? Quelle addition? Quelle histoire! Quelle histoire!

Gertrude Stein : J'ai toujours l'impression que tu penses à côté.

Picasso (*impatissant*) : Oui, et c'est pour cela que je mets un nez de travers. Puisqu'il n'est plus à sa place, on peut enfin le voir.

Gertrude Stein : Le cubisme et mon écriture sont avant tout une recherche de l'esprit. Juan Gris et moi, nous avons le même souci d'exactitude.

Picasso (*fâché*) : Castrant.

Gertrude Stein (*calmement*) : Lui mystiquement et moi intellectuellement. L'émotion n'est pas la cause de mon écriture, ni de la peinture de Gris. Seulement l'exactitude.

Picasso (*encore plus fâché*) : Avoue donc que tu n'as jamais aimé ce qu'il peignait.

Gertrude Stein (*indiquant le « Déjeuner » de Juan Gris sur le mur*) : Regarde cette nature morte matinale avec le bol, la cafetière, le moulin à café et le journal, elle exprime la vitalité d'un jardin. Même si l'image est composée de découpages, de superpositions, de plans rabattus, d'objets fragmentés, elle semble simple, animée, vitale. Le cubisme de Gris renoue avec la vie. Le public comprend cette clarté, cette sérénité.

Picasso (*emporté, criant*) : Et moi? Tu crois que mes peintures n'éclatent pas de vie? Crois-tu que le public veut comprendre? Vraiment? Alors toi, tu ne comprends rien! Le public ne demande qu'à être mystifié, subjugué, surpris, ébahi, même ridiculisé, si tu veux tout savoir.

Gertrude Stein (*en aparté, parlant entre ses dents*) : Be careful. Be angry. Say what you

think. We quarreled with him. We quarreled with him then. Do not forget that I showed you the road.

Picasso (*criant et furieux*) : La dernière chose que le public veut c'est de comprendre.

Gertrude Stein (*en aparté, idem, l'air fâché et amer*) : We will forget it because he does not oblige himself to thank me. Ask him to thank me. The next time that he came we offered him something to read. I do not pardon him. I find him objectionable.

Picasso (*criant et furieux*) : Arrête de marmonner!

Alice B. Toklas (*voix lointaine*) : Le soufflé sera prêt dans quelques instants.

Éva (*voix lointaine, toussant*) : Pablo, je ne me sens pas bien.

Gertrude Stein : Regardless of the volleying voices' confidence and contentment, their need to reiterate acknowledgement of difference against objection or challenge must necessarily surface.

Picasso (*plus calme*) : Je n'aime pas quand tu marmonnes en anglais.

Gertrude Stein : Alors, arrête de crier.

Picasso : Peut-être qu'un jour, tu comprendras.

Gertrude Stein : Peut-être!

Silence. Puis on entend quelques textes de Gertrude Stein, puis encore le silence quelques instants.

Picasso (*doucement*) : Moi aussi, Gertrude.

Gertrude Stein : Toi aussi, quoi?

Picasso : Moi aussi, j'ai de la peine.

Gertrude Stein (*très triste*) : Tu n'as pas le droit de le regretter, tu n'as pas le droit d'avoir de la peine.

Picasso (*recommence à se fâcher*) : Et toi, tu n'as pas le droit de me dire cela.

Gertrude Stein : Tu n'as jamais compris sa pensée.

Picasso : Qu'est-ce que tu imagines? J'ai enfanté sa pensée. J'ai été son influence la plus précieuse. Je l'ai bercé comme un enfant de mes conseils. Je l'ai reçu, je l'ai nourri, je l'ai encouragé.

Gertrude Stein : Tu n'as jamais eu sa clarté, sa luminosité, l'exactitude de sa pensée. Tu sais, je crois que, comme un primitif, qu'en fait tu es, tu craignais qu'il ne te prenne ton âme.

Alice B. Toklas (*voix lointaine*) : Le soufflé est prêt.

Picasso : Tu m'ennuies.

Gertrude Stein : C'est le seul qui te faisait peur, jamais Matisse et pourtant... tu en étais jaloux? N'est-ce pas?

Éva (*voix lointaine*) : Pablo!

Picasso (*répondant à Éva*) : Oui, oui, je viens.

Gertrude Stein : Mais Juan Gris, c'était autre chose, un amour-haine machiavélique, un rejet-attraction intense.

Picasso : Arrête!

Gertrude Stein (*véhémente*) : Juan Gris, tu voulais le rayer...

Picasso (*recommençant à se fâcher*) : Arrête, je te dis. Tais-toi, enfin!

Gertrude Stein : Tu voulais l'éliminer de la carte, l'effacer comme une erreur. Son influence...

Picasso (*l'interrompant*) : Non! Non! Non! Là, tu te trompes complètement! Moi, je ne crains aucune influence sauf la mienne. Tu saisis? Aucune influence n'a d'importance, sauf la mienne que je crains comme la peste.

Silence.

Gertrude Stein (*plus calme*) : Une peste bien bucolique, n'est-ce pas?

Picasso (*sur le même ton*) : Crois ce que tu peux. Ça n'a aucune importance.

Silence.

Alice B. Toklas (*voix lointaine*) : Le soufflé est prêt.

Éva (*voix lointaine, toussant*) : Je n'ai pas faim, Pablo, partons.

Gertrude Stein (*changeant complètement de propos et de ton de voix*) : Avant, je me regardais dans le miroir, je n'y voyais que moi à qui je pouvais ressembler. Tu as tout

changé. Je regarde ton portrait de moi. Pour moi, c'est moi. Il n'y a aucun doute. C'est la seule peinture de moi qui est toujours moi. Pourtant, c'est comme si, maintenant, je ne pouvais plus me regarder dans le miroir sans me modeler à ton portrait qui me ressemble plus que moi-même à moi-même. Tu comprends? Il n'y a aucun doute, c'est un chef-d'oeuvre.

Picasso (*regardant le portrait de près*) : Chaque chef-d'oeuvre vient au monde avec une certaine dose de laideur, le signe de la lutte du créateur pour dire une chose nouvelle d'une façon nouvelle.

Gertrude Stein : Un écrivain doit écrire avec ses yeux et un peintre avec ses oreilles.

Picasso : Tu dis n'importe quoi.

Alice B. Toklas (*voix lointaine*) : Passons à table. J'apporte le soufflé.

Picasso : Hum! Que ça sent bon! Allons manger.

Gertrude Stein : Avec nos oreilles de peintre et nos yeux d'écrivain, nous nous lançons à l'assaut de l'expérience immédiate, non encore emballée par l'émotion.

Picasso : Non, je ne suis pas d'accord. Moi, je revendique mes yeux, et pour continuer à peindre, je dois, de temps en temps, les vider comme une poubelle. Quand je peins, mes oreilles se ferment et mes yeux se remplissent.

Gertrude Stein : C'est ainsi que tes yeux peuvent se délecter de la tristesse des autres et que tes oreilles sont sourdes à la compassion.

Picasso : Bêêê!

Picasso fait le clown et éclate de rire. La scène est plongée dans le noir. On entend les textes de Gertrude Stein. Les projecteurs illuminent les acteurs qui sont tous assis au bas du cadre. Éva a changé de chapeau et est devenue Olga, il faut que la différence soit assez grande pour qu'on puisse la percevoir immédiatement.

Picasso : Ma pauvre Éva est morte. Viens me consoler. J'ai besoin de ton regard païen et du bon soufflé au fromage d'Alice.

Gertrude Stein : Je n'ai pas de souvenirs. Notre génie nous dispense de leurs nécessités. Nous vivons l'aujourd'hui de toujours pour pouvoir créer toi et moi. Ne l'oublie pas. Mais, Alice te fera un soufflé au fromage.

Alice B. Toklas (*songeuse*) : Vous ignorez ce qu'est réellement une peinture ou un objet jusqu'à ce que vous l'ayez épousseté jour après jour. Vous ignorez le contenu d'un livre jusqu'à ce que vous l'ayez dactylographié et en ayez corrigé les épreuves. Alors, vous éprouverez quelque chose qu'un simple regard ou qu'une simple lecture ne pourra jamais

vous procurer. Pour bien le comprendre, il faut le laver, le repasser, l'épousseter, le repriser, le cirer, et parfois le ranger, pour après, pouvoir le sortir, l'aérer, le secouer.

Olga (*l'interrompant brusquement*) : Moi, j'ai été danseuse. Vous n'êtes que ménagère. C'est pour cela que vos références sont l'époussetage, le repassage, le lavage, le cirage, le rapiéçage.

Alice B. Toklas : Et vous? Vos références? Vous viennent-elles uniquement de vos jambes?

Olga (*mécontente et mesquinement*) : L'autre jour, Pablo m'a dit que Hemingway...

Alice B. Toklas (*énervée*) : Comment Hemingway? Comment Hemingway?

Gertrude Stein : Mais dis ce que tu as à dire, Wifie : comment Hemingway? Comment Hemingway? Ce n'est pas un paragraphe, même pas une phrase. Qu'est-ce que ça veut dire?

Alice B. Toklas : Tu peux bien parler toi qui n'écris qu'en répétant deux ou trois fois la même chose.

Gertrude Stein : Je sais, j'ai compris, tu es jalouse d'Hemingway.

Alice B. Toklas (*fâchée*) : Vous savez ce qu'il a dit de Gertrude l'autre jour : I always wanted to fuck her and she knew it and it was a good healthy feeling and made more sense than some of the talk. (*S'adressant à Gertrude Stein, pleine de reproches.*) Et toi! Toi qui te dis être sa mère. Que faisais-tu? Tu jouissais, tu te vautrais dans ses paroles comme un petit cochon dans la boue, tu grognais, tu gloussais, tu croassais, tu hennissais, tu meuglais....

Picasso (*s'adressant à Gertrude Stein en riant*) : Tu vois, Gertrude, j'ai toujours dit que tu parlais trop.

Picasso et Olga éclatent de rire.

Gertrude Stein : Il préfère mon sexe à mon écriture. C'est moi qui devrais me fâcher. Mais non! C'est Alice qui se fâche.

Picasso : Ne sois pas trop sévère, pense au soufflé, il ne lèvera pas.

Gertrude Stein : Et toi, Alice, que préfères-tu? Mon sexe ou mon écriture?

Alice B. Toklas (*très fâchée*) : Je, je... Djuna Barnes avait bien raison d'être furieuse.

Olga : Ah! Oui? Raconte!

Picasso : Oh! Oui, Alice raconte! J'aime bien les croustilles épicées avant le soufflé.

Alice B. Toklas : L'autre jour chez Natalie Barney, Gertrude a parlé tout le temps des jambes de Djuna et pas une fois elle n'a mentionné ses écrits. Djuna écumait de rage.

Gertrude Stein : Que veux-tu que je fasse si je préfère ses jambes à son écriture?

Alice B. Toklas : Te taire.

Picasso : Elle en est incapable.

Quelques moments de silence.

Alice B. Toklas (*en aparté, très triste*) : Maintenant, qu'elle a pris le parti pris du grand silence, je voudrais qu'elle parle. Fattuski, my darling, parle-moi, parle-moi. J'étouffe dans ce silence aveuglant.

Gertrude Stein (*doucement*) : Pussy, ne nous fâchons pas. Nous sommes bien ensemble toutes les deux. Nous avons la chance de ne pas jouer au lit musical dans les chambres de Barney, de Hemingway et même dans celle de... Picasso.

Picasso éclate de rire, mais Olga, à son tour, est fâchée.

Picasso : Votre bonne petite vie bourgeoise domestique nous donne de bons soufflés. Bravo pour les soufflés d'Alice! Buvons à sa santé. (*Tous font mine de lever un verre et de boire à la santé d'Alice, sauf Olga qui boude.*) Et toi Gertrude, tais-toi! Laisse souffler les soufflés d'Alice.

Olga (*s'adressant à Gertrude Stein et Alice B. Toklas, comme pour se venger*) : On ne dit pas que du bien de vous deux.

Picasso : Oh! Je t'en prie Olga.

Olga : Adrienne Monnier et Sylvia Beach disent que l'une de vous deux est un homme à gros pénis et l'autre, une femme à tête de linotte. Je me demande bien laquelle est laquelle. (*Elle éclate de rire.*)

Alice B. Toklas : On dirait plutôt la description de votre couple.

Gertrude Stein : Bon! C'est assez.

Alice B. Toklas : Laissons parler les génies entre eux et allons battre les oeufs pour le soufflé.

La scène est plongée dans le noir. On entend les textes de Gertrude Stein. Les projecteurs illuminent les acteurs au bas du cadre. Olga est devenue Dora Maar. La scène est à

nouveau plongée dans le noir. Dora Maar est assise sur le divan. Gertrude Stein est à son bureau. Alice B. Toklas et Picasso sont au bas du cadre. Les projecteurs illuminent la scène.

Alice B. Toklas (*voix lointaine*) : Viens, Dora, ne dérange pas Gertrude. Elle doit porter un manuscrit chez son éditeur tout à l'heure. Viens m'aider à préparer les haricots.

Dora Maar est assise sur le divan et ne bouge pas. Elle sourit énigmatique.

Gertrude Stein : Tu me fascines, Dora. Tu m'as toujours fascinée. Tes longs cheveux noirs ...

Alice B. Toklas (*voix lointaine*) : Dora!

Gertrude Stein (*élevant la voix*) : Alice, un instant, j'ai besoin de Dora, elle m'inspire, je vais pouvoir terminer mon paragraphe plus rapidement.

Alice B. Toklas (*voix lointaine*) : Bon, si c'est comme ça! Je ne peux rien te refuser. À la condition qu'elle ne te dérange pas. Ne te laisse pas faire par ses grands yeux tristes.

Gertrude Stein (*écrit, s'arrête, regarde Dora et continue à écrire*) : Les guillemets sont les digues qui retiennent le flot de paroles qui coulent de toi à moi à nous entre nous. Le flot est tout ce qui compte, les paroles s'étiolent quand on le met entre guillemets, dans un corset. Elles peuvent avoir l'apparence de la rigueur, mais c'est un trompe-l'oeil, un trompe l'oreille. Tu es belle, pure et triste. Entre guillemets, tu deviendrais l'ennui d'un lac gris perle hachuré, moutonné. Sans guillemets, les résonnances s'installent entre ta beauté, ta pureté, ta tristesse et s'amplifient...

Dora Maar : Toi non plus, tu n'as pas eu d'enfants.

Gertrude Stein : Alice, non plus.

Dora Maar : Mais, toi?

Gertrude Stein : Des enfants biologiques?

Dora Maar : Oui.

Gertrude Stein : Non.

Dora Maar : N'as-tu jamais regretté?

Gertrude Stein : Non.

Dora Maar : Et Alice?

Gertrude Stein : Pose-lui la question.

Dora Maar : Je suis stérile.

Gertrude Stein : Et, puis?

Dora Maar : Ça me détruit!

Gertrude Stein : J'aimerais savoir ce qui me fascine chez toi. Éluard dirait parce qu'elle est belle et qu'elle a joué le grand jeu du couteau. Il se promène encore avec ton gant ensanglanté. Il est intarissable sur ta beauté.

Dora Maar : Des menstruations stériles. C'est tout ce qui sourd de moi.

Gertrude Stein : L'auto-mutilation est un avortement stérile.

Dora Maar : Oui.

Gertrude Stein: Picasso?

Dora Maar : Il se repait de ma suite de clichés sur l'élaboration de Guernica. Pour lui, c'est tout ce qui compte.

Gertrude Stein : Il faut déterrer les mots du jardin, ils s'enlisent dans leur sens. Il faut le faire avorter de tous ces mots morts. Leurs sens sont devenus habitude. Ils en sont morts. Il faut les déloger, les séparer de leur familiarité incestueuse, mais sans effort, car, c'est un jardin et tout est naturel, le signifiant sort de son signifié sans effort comme une naissance annoncée depuis le début de leur vie commune.

Dora Maar : Comme un avortement annoncé depuis le début de leur divorce.

Alice B. Toklas (*voix lointaine*) : Une sans-mémoire, une exilée dans son propre pays. Des bribes, des bouts, des retailles, ici et là, dont j'essaie de retenir les brides à deux mains, de toutes mes forces. L'oubli s'infiltré, s'insinue comme une humidité morbide, s'emballe, prend le mors aux dents. Je n'y arriverai jamais. Carl était Papa Woojums, j'étais Maman Woojums, et Gertrude, l'enfant chéri, était Bébé Woojums. Nous formions une famille unie, le papa, la maman et l'enfant chéri. Polype, notre chien, aimait presque autant manger ses excréments que de sentir les fleurs. Hitler, notre chat, avait une petite moustache et Basket, notre autre chien, était un grammairien chevronné. Nous formions une famille unie et heureuse, le papa, la maman, l'enfant chéri, Polybe, notre chien, Hitler, notre chat et Basket, notre autre chien.

Alice B. Toklas se tait et pleure à gros sanglots que l'on entend au loin.

Gertrude Stein : Je crois que c'est la tristesse qui me fascine en toi. C'est un flot

continu, sans retenue, sans guillemets, sans parenthèses, sans entraves, sans restrictions, un flot noir brillant, argentin, français, croatien, apatride. La tristesse infinie de l'humanité dans tes yeux. Pourquoi es-tu tellement triste Dora Maar?

Dora Maar : J'aurais tellement voulu avoir un enfant entre mes bras berceurs.

Gertrude Stein : Pourquoi es-tu tellement triste Dora Maar? Paris est à toi de tout coeur, ville et pays, tout-en-un, tu es belle, élégante, intelligente, tu es une photographe reconnue, une peintre, la maîtresse légitime de Picasso. Tu as Picasso.

Dora Maar : Qui peut se vanter d'avoir Picasso?

Gertrude Stein : Pourquoi es-tu tellement triste Dora Maar?

Dora Maar : Marie-Thérèse a eu Maya de Picasso. Moi, j'ai eu de Picasso quelques peintures et une maison. Mais les peintures pleurent et la maison est vide.

Gertrude Stein : La maison n'est jamais vide. C'est nous qui la faisons vide ou qui la remplissons. J'ai quatre garçons plus brillants et intelligents les uns que les autres.

Dora Maar : Mais, tu avais dit...

Gertrude Stein : Je t'ai répondu que je n'avais pas d'enfants biologiques. C'est tout. Je ne t'ai pas parlé des autres. Mes enfants sont Fitzgerald, Hemingway, Sherwood Anderson, Paul Bowles. J'en suis très fière. Je peux te les prêter si tu veux. Pas longtemps. Tu dois faire attention! Ils demandent beaucoup de temps, de patience et d'amour, comme un jardin, tu comprends?

Dora Maar : Il m'abandonnera parce que je suis stérile. Je ne lui donnerai jamais de fils, même pas un petit bout de fille de rien du tout.

Gertrude Stein : Carl était Papa Woojums, Alice était Maman Woojums, et moi, l'enfant chéri, j'étais Bébé Woojums. Nous formions une famille unie, le papa, la maman et l'enfant chéri. Polype, notre chien, aimait presque autant manger ses excréments que de sentir les fleurs. Hitler, notre chat, avait une petite moustache et Basket, notre autre chien, était un grammairien chevronné. Nous formions une famille unie et heureuse, le papa, la maman, l'enfant chéri, Polybe, notre chien, Hitler, notre chat et Basket, notre autre chien que je berçais dans mes bras berceurs.

Dora Maar : Picasso a eu Maya de Marie-Thérèse. Il jouait avec elle au ballon sur la plage.

Gertrude Stein : Pourquoi es-tu tellement triste Dora Maar?

Dora Maar : Picasso a eu Maya de Marie-Thérèse. Moi, je ne lui ai rien donné.

Un projecteur illumine directement la peinture « La femme qui pleure », de Picasso.

Gertrude Stein : Dora assise, Dora, la femme au chat, Dora, la femme qui pleure. La femme qui pleure de Picasso, la femme qui pleure Picasso, la femme transfigurée, la femme désespérée, la femme souffrante, la femme qui aime Picasso, la femme affligée, la femme abandonnée, la femme mutilée, la femme ensanglantée, la femme gantée, la femme assise de partout, la femme qui pleure de partout, la femme qui pleure Picasso de partout.

Alice B. Toklas (*voix lointaine*) : Mount Fattie, tu dois partir. Ton éditeur t'attend.

Gertrude Stein (*à voix haute pour être entendu d'Alice*) : Oui, oui, je sais. Alice, vas-y toi. Tu peux très bien aller porter mon manuscrit. Non? S'il te plaît.

Alice B. Toklas (*voix lointaine*) : Je dois préparer le soufflé. Demande à Dora.

La scène est plongée dans le noir. Dora se métamorphose en Françoise Gilot. Les projecteurs illuminent Françoise Gilot très enceinte, une couronne de fleurs sur la tête, présentant l'apparence de la femme-fleur, et Picasso assis sur le divan. Gertrude Stein est à son bureau, Alice B. Toklas assise sur une chaise près du bureau.. Durant ce temps, les textes anglais sont murmurés. C'est la fin de l'après-midi.

Picasso : Vous avez vu ce ventre?

Alice B. Toklas : Comment ne pas le voir?

Gertrude Stein : J'ai quatre fils et toi?

Picasso flatte le ventre de Françoise Gilot et se penche dessus. Il semble écouter.

Picasso : Vous savez ce que ce petit être me dit?

Tous : Non!

Picasso : Il veut du soufflé au fromage.

Gertrude Stein : On voit bien qu'il s'agit de ton légitime rejeton. Je me demande s'il est aussi celui de Françoise.

Tous éclatent de rire.

Gertrude Stein : Car, en vérité, en vérité, je vous le dis, ce qui appartient à Picasso n'appartient à personne d'autre!

Alice B. Toklas : Je ne te comprends pas Françoise. Comment veux-tu encore peindre? Comment peux-tu encore vouloir peindre?

Gertrude Stein : Ce qu’Alice veut dire c’est qu’elle ne veut pas écrire.

Alice B. Toklas : Je peux très bien dire ce que je veux dire, Gertrude.

Gertrude Stein (*n’écoulant pas Alice B. Toklas*) : Peut-être ne peut-elle pas écrire! Qui sait? Elle croit en la division du travail. Je suis le génie qui écrit et elle...

Françoise Gilot (*élevant la voix*) : Oui, oui, c’est logique. Pablo est le génie qui peint et moi, moi, pauvre petite fille, j’ose peindre dans le labyrinthe du Minotaure, lui qui n’attend que des sacrifices de chair jeune et fraîche. C’est cela?

Picasso : Ne t’énervé pas, je t’en prie.

Gertrude Stein (*poursuivant son idée*) : C’est pour ça que j’ai écrit l’Autobiographie d’Alice B. Toklas.

Françoise Gilot : Je n’aurai jamais besoin de Pablo pour faire mon autoportrait!

Picasso : Non, je sais, tu le demanderas à Matisse.

Françoise Gilot (*ton ironique*) : Mais, ce que vous oubliez, chères amies, c’est que j’étais née bien avant de rencontrer mon seigneur et maître. J’étais déjà peintre avant ce tremblement de terre et d’entrailles. À l’âge de sept ans, maman m’a donné de l’encre et m’a dit : « Va, exprime-toi, mais n’efface jamais ce que tu as mis sur le papier. » J’ai suivi ce conseil à la lettre. Et plus tard, j’en ai fait ma ligne de conduite : chaque trait inscrit sur une toile devenait « une action d’affirmation sans remords ». Je n’ai jamais changé d’idées. Chaque trait inscrit sur ma vie, dans mon ventre, dans ma tête, est une action d’affirmation sans remords.

Gertrude Stein (*s’adressant à Picasso*) : Je ne comprends pas ta remarque au sujet de Matisse. Explique-toi!

Picasso : Demande-le à mon égérie d’aujourd’hui.

Françoise Gilot : Quand Pablo m’a présentée à Matisse, celui-ci eut le malheur de dire qu’il voulait me prendre pour modèle, qu’il voulait peindre mes cheveux en vert et mon corps dans un léger bleu.

Alice B. Toklas : Et puis?

Françoise Gilot : De retour à la maison, Pablo était furieux.

Picasso : Oui, et avec toute la raison possible.

Françoise Gilot : Tu trouves?

Picasso : Moi... je n'ai jamais proposé à Matisse de peindre Lydia.

Alice B. Toklas : Lydia?

Picasso : Sa nouvelle maîtresse et assistante. Et lui! Mais quel culot!

Françoise Gilot (*en riant*) : Pablo s'est vengé.

Gertrude Stein : Évidemment!

Alice B. Toklas : Qu'a-t-il fait?

Françoise Gilot : Il m'a peinte dans les couleurs que Matisse avait imaginées.

Picasso : Bien fait pour lui! (*Il éclate d'un gros rire.*) Il ne pourra quand même pas m'accuser de plagiat. (*Il éclate encore d'un gros rire.*)

La scène est plongée dans le noir. Les textes anglais sont murmurés avec ou sans emphase. Puis, les projecteurs illuminent Alice B. Toklas assise avec un tricot sur le divan. Gertrude Stein est à côté d'elle, assise aussi sur le divan. C'est la fin de l'après-midi. Silence.

Alice B. Toklas : Pour ce soir, un soufflé?

Gertrude Stein : Fais-moi réelle hors de moi, hors de toi, hors de nous, hors du temps, hors normes.

Alice B. Toklas : Un soufflé au fromage?

Gertrude Stein : Quelle différence, quelle importance de toi à moi et de moi à toi. L'autre n'existe que si on le fait tel. Lifting belly all around, all around waiting, all around willing.

Alice B. Toklas : Pardon?

Gertrude Stein : Tu as très bien compris.

Alice B. Toklas : Maintenant?

Gertrude Stein : Maintenant.

Alice B. Toklas : Et les oeufs?

Gertrude Stein : Après.

Alice B. Toklas (*taquine*) : Mais quand?

Gertrude Stein : Oh! Mes lèvres s'ouvrent.

Alice B. Toklas (*taquine*): Mais où?

Gertrude Stein : Elles t'accueillent, viens les visiter, ne les fais pas attendre. La marmite ronronne ne l'entends-tu pas? Écoute, petite femme, le meuglement assourdissant de mon ventre.

Alice met sa main sous la jupe de Gertrude Stein, la caresse doucement puis de plus en plus violemment. Dépendant du metteur en scène, et de l'air du temps, la scène peut être plus ou moins explicite. Les actrices peuvent bouger, mais non se déplacer.

Alice B. Toklas : Oui, mon plat, ma coupe, ma tasse.

Gertrude Stein : Oh! monte mon ventre ta pente de lait. Pousse, une poussée de lait. Mon lit se creuse, mon ventre est confortable entre tes mains.

Alice B. Toklas : Hubbie, dear.

Gertrude Stein : Pousse pensée de lait, pousse-pensée monte pente, poussée de ventre de lait, pensées fluides entre tes mains divines, nous nous réconcilions en genre et en nombre qui ne font qu'un depuis que nous nous connaissons bibliquement toi et moi depuis l'éternité.

Alice B. Toklas (*taquine*) : I will not say what I think about lifting belly.

Gertrude Stein : Oh yes you will.

Alice B. Toklas : I have no use for lifting belly.

Gertrude Stein : Do you say that to me?

Alice B. Toklas : No I don't.

Gertrude Stein : I say lifting belly and then I say lifting belly and Caesars. I say lifting belly gently and Caesars gently. I say lifting belly again and Caesars again. I say lifting belly and I say Caesars and I say lifting belly Caesars and cow come out. I say lifting belly and Caesars and cow come out.

Alice B. Toklas : Hubbie, dear.

Gertrude Stein : I say lifting belly and Caesars and cow come out.

Alice B. Toklas : Yes. Yes. Yes. And cow come out. Yes. Yes. J'ai des blancs d'oeufs

plein les mains et je les monte en neige. Ils moussent, ils moussent. Ils montent à l'assaut de ton mont de Vénus.

Gertrude Stein : Monte mon ventre, plus haut, plus haut, se dirigeant sans but vers le but, simplement, ainsi tu m'accueilles entre tes mains de sage-femme. I say lifting belly and Caesars and cow come out. Oh!

Alice B. Toklas : La neige s'empare de ton mont de Vénus.

Gertrude Stein : Mon petit père, Weininger, m'a réveillé de mon sommeil asexué et toi, Wifie, tu me réveilles à mes sens, à mes instants présents suspendus au bout d'une laisse de plaisir que tu tires et repousses, pousse mon ventre, de tes mains coulent mes pensées, mes mots de lait, de tire-lait. De ton féminin à mon masculin, de ton masculin à mon féminin, il n'y a que des pensées de lait fluides.

Alice B. Toklas : Je suis à toi, mon king.

Gertrude Stein : Tu es ma bonne et ma secrétaire, ma lingère et ma femme, ma cuisinière, ma grâce, ma muse, mon gigolo, ma pute, ma compagne, ma ménagère, ma sorcière, ma magicienne, tu es tout cela et tu es à moi.

Alice B. Toklas : Être ménagère d'un génie est un art peu connu, Mount Fattuski.

Gertrude Stein : Être pute et gigolo d'un génie à la fois est un art peu connu, Wifie.

Alice B. Toklas : Je veux être ta magicienne, ta sorcière bien-aimée.

Gertrude Stein : Je suis ton roi, ton maître et ton mari. Tu me permets et je te permets de dédier mon génie à la partie mâle de notre sexualité. Je peux grâce à toi explorer le noeud de ma masculinité à l'intérieur du lac de ma féminité.

Alice B. Toklas : Tes analyses me troublent.

Gertrude Stein : Mes analyses m'excitent. J'ai le droit d'être égoïste, car je suis géniale. Toi, Pussy, tu jouis, tu jouis, admets-le, tu baignes dans l'explosion de ma jouissance créatrice.

Alice B. Toklas : Oh! Gertrude, ne pourrais-tu te taire?

Gertrude Stein : Tu es ma spatule, ma langue, mes doigts, ma plume, tu es mon ouverture, mon ambroisie, mon hydromel. Tu as tous les pouvoirs et je suis ta chose. *(Elle rythme les phrases suivantes dans un va-et-vient érotique.)*

Alice B. Toklas : Mount Fattie, Mount Fattie.

Gertrude Stein : Passe-moi le beurre, s'il te plaît, passe-moi, passe-moi le beurre, moi le beurre passe le beurre passe-moi le beurre moi, passe beurre passe-moi le beurre objet en lui-même danser le ventre danser le ventre et Barcelone danser le ventre est une acquisition Barcelone avez-vous dit danser le ventre Barcelone remuer le ventre et l'agiter du bas du haut et du haut en bas il prend en lui-même une auréole qui le délimite et le surligne dans l'esprit. Le beurre est bon et le lever du ventre aussi tout chaud et jaune et coulant. Le langage est bon et le lever du ventre aussi tout chaud et jaune et coulant pour déterrer le langage il faut un clou pour faire un clou au-delà de la capacité du langage et du beurre les laisser s'entendre entre eux ou alors beurre et chou, beurre et chou, beurre et chou, beurre et chou résonneront, resplendiront, continueront leur conversation.

Alice B. Toklas : Tais-toi, Mount Fattie. Dans un menu, il faut une culmination, y arriver doucement, une seule suffit, pour pouvoir y revenir plus tard. Tu veux tout, tout de suite. Arrête, Fattuski. Arrête.

Gertrude Stein : Oh! Oui. Ces frissons, ces frissons, ces frémissements, ces vagues scélérates à l'assaut de mon plateau continental, mes plaques tectoniques s'ouvrent sous la poussée de tes divines mains, enfonce ta bouche, enfonce tes lèvres, écarte mes lèvres, elles te réclament, elles t'attendent, elles te supplient.

Alice B. Toklas : Tais-toi, Mount Fattie.

Gertrude Stein : I really do not know that anything has ever been more exciting than diagramming sentences.

Alice B. Toklas : Je m'en vais. Tu ne sais pas te taire.

Alice B. Toklas fait mine de partir, mais Gertrude Stein la retient de force et l'oblige à reprendre sa position.

Gertrude Stein : Non, je me tais, Alice. Reste. Pussy, ne pars pas, reste Pussy ne pars pas. Non, reviens Pussy, je t'en supplie. Je m'éloigne de toi, non c'est toi. Reviens, Pussy, reviens-moi. (*Descrescendo.*) Lifting belly again. Lifting belly again. Lifting belly again. Lifting belly again.

La scène est plongée dans le noir. Puis, les projecteurs illuminent Alice B. Toklas assise avec un tricot sur le divan. Gertrude Stein est assise à son bureau. Les textes anglais sont murmurés. C'est le soir. Silence.

Gertrude Stein : Tu sais, Alice, les guerres ne sont qu'un moyen de publiciser les choses qui sont déjà accomplies. Les mentalités ont changé, les gens pensent différemment, cependant, personne encore ne le sait, sauf les créateurs. Les autres sont trop occupés par les affaires de la vie, ils ne peuvent sentir ce qui arrive. Mais, les créateurs, les vrais, ne font rien, ils ne sont pas concernés par l'activité de l'existence, ils sont en osmose avec

leurs alentours. Ce sont des éponges qui absorbent les miasmes du temps, ils entendent les soubresauts de leur époque.

Alice B. Toklas : Ça me semble bizarre. Je ne suis pas sûre de te suivre.

Gertrude Stein : Quand Picasso regarde un oeil, l'autre n'existe pas pour lui. Les gens sont habitués à compléter le tout à partir de leur connaissance, de leur mémoire. Donc s'ils voient un oeil, ils savent que l'autre n'est pas loin. Picasso, lui, ne le sait pas. Il dessine, il peint comme s'il voyait le visage de sa mère pour la première fois. Il voit un oeil qui s'approche de lui et c'est tout. Il n'est pas concerné par l'existence et l'activité de l'autre oeil.

Alice B. Toklas : Je ne m'habituerai jamais à toutes ces idées qui te passent par la tête. Au début, elles me semblent toutes plus bizarres les unes que les autres, puis tu me les expliques et je m'habitue peu à peu, mais tout de suite tu en as une autre tout aussi surprenante que bizarre qui bouscule celle que je m'étais faite.

Gertrude Stein : Les gens ne changent pas.

Alice B. Toklas : Mais, tu viens de me dire... j'abandonne. (*Elle tricote avec plus de vigueur.*)

Gertrude Stein : Les gens ne changent pas. Chaque génération a sa propre composition, c'est ce qui amène le changement.

Alice B. Toklas : Ah! Bon!

Gertrude Stein : Non, écoute. Tu vas comprendre. Les chemins qui sillonnent les pays sont là depuis des siècles et des siècles, mais chaque époque les fréquente différemment. Autour de l'abbaye de Hautecombe, au Moyen-Âge, il y avait un chemin très achalandé, maintenant ce chemin est désert. Les gens vivent d'une autre façon, vont à d'autres endroits, habitent d'autres maisons, mangent, s'habillent, suivent d'autres modes. C'est la composition d'une époque qui change. La composition de la guerre 1914-1918, n'était pas celle des autres guerres. Il n'y avait pas un homme au centre, un Napoléon, entouré de tous les autres hommes. Il n'y avait pas de commencement ou de fin, il n'y avait pas un coin plus important que tous les autres. Il n'y avait pas de centre. Tu comprends? En fait, tu vois, c'était la composition du cubisme. L'oeil de Picasso a saisi la composition de son époque.

Alice B. Toklas : Et toi?

Gertrude Stein : Moi aussi.

Alice B. Toklas : Matisse?

Gertrude Stein : Non.

Alice B. Toklas : Non?

Gertrude Stein : Matisse et tous les autres voyaient avec leurs yeux le vingtième siècle, mais ils voyaient la réalité du dix-neuvième siècle. Picasso est le seul qui voyait le vingtième siècle avec ses yeux et qui voyait la réalité du vingtième siècle. Ce fut pour lui un terrible combat. Rien ne pouvait l'aider, ni le passé, ni le présent. Il s'est battu. Je l'ai compris, car j'affrontais aussi les mêmes combats.

Alice B. Toklas : Allons dormir Gertrude, il se fait tard.

Gertrude Stein : J'ai été longtemps la seule à pouvoir le comprendre, peut-être parce que je suis Américaine et qu'il est Espagnol. Les Américains et les Espagnols ne sont pas comme les Européens ou les Orientaux. Ils n'ont pas besoin de la religion ou du mysticisme pour ne pas croire en la réalité que tout le monde connaît.

Alice B. Toklas : Tu as sans doute raison, Gertrude. Il se fait tard et je ne comprends plus ce que tu dis.

Gertrude Stein : Tu vois, Picasso au début du cubisme essayait d'exprimer non ce qu'il voyait, mais de ne pas exprimer ce qu'il ne voyait pas. Les autres peintres se satisfaisaient de l'apparence et seulement de l'apparence qui n'était pas du tout ce qu'il voyait, mais, ce qu'il savait être là. C'est une grosse différence.

Alice B. Toklas : Bonsoir, Fattuski. Je vais me coucher.

La scène est plongée dans le noir. Silence. On entend les textes comme un Requiem qui s'amplifie et se tait. Gertrude Stein est couchée dans le lit d'hôpital. Ses paroles sont dites avec difficulté. Il est clair qu'elle va mourir bientôt. Alice B. Toklas est assise sur une chaise placée à côté du lit.

Gertrude Stein : Libérer l'esprit de la mémoire pour que l'imminence de l'expérience prenne le dessus.

Alice B. Toklas : Tous les possibles s'envolent.

Gertrude Stein : C'est la fin.

Alice B. Toklas : Comment vais-je pouvoir continuer à vivre après cette fin?

Gertrude Stein : Elle est inéluctable.

Alice B. Toklas : Cette fin que j'appréhendais... aujourd'hui, elle est là.

Gertrude Stein : Son exil suspendu.

Alice B. Toklas : Traquer les instants qui meurent. C'est tout ce qu'il me reste à faire pour aujourd'hui et pour les siècles à venir.

Gertrude Stein : La configuration éphémère des choses dont on voit en même temps la vie et la mort, la naissance et la disparition.

Alice B. Toklas : Toi et moi, Hubbie? Je naîtrai pour te prolonger. Je deviendrai ton jardinier.

Gertrude Stein : Libérer l'esprit de la mémoire pour que l'imminence de l'expérience prenne le dessus. C'est tout ce qu'il me reste à faire pour aujourd'hui et pour les siècles à venir.

Alice B. Toklas : Tous les possibles s'éloignent.

Gertrude Stein : The only thing left for a creative artist...

Alice B. Toklas : Oui, Hubbie dear, dis-moi.

Gertrude Stein : The only thing left for a creative artist to do in his life is to do his chosen work in spite of everything and regardless of anything...

Alice B. Toklas : Oui, ma chérie.

Gertrude Stein : Because when living draws to an end there are no excuses he can make for not having done it.

Alice B. Toklas : Tous les possibles se taisent.

Gertrude Stein : Either he did it or he did not do it and very often he did not.

Alice B. Toklas : Tous les possibles s'annulent pour aujourd'hui et pour les siècles à venir.

Gertrude Stein : Picasso, il en est ainsi et moi aussi et Alice, un genre continu sans ligne de faille.

Alice B. Toklas : Tous les possibles s'éteignent.

Gertrude Stein : Une trinité sans genre ni pluriel.

Alice B. Toklas : Toutes les bougies s'éteignent. Une trinité sans genre ni pluriel.

Long silence.

Gertrude Stein : What is the answer?

Long silence.

Gertrude Stein : In that case, what is the question?

Les rideaux se ferment lentement et on entend en decrescendo les textes de Gertrude Stein, rythmés. Les rideaux fermés, le silence et la noirceur se font soudainement.

FIN

Documentation

Stein, G., *The Autobiography of Alice B. Toklas*, First published by The Bodley Head, 1933, Penguin Books, 1966.

Stein, G., *How to Write*, With a new Preface and Introduction by Patricia Meyerowitz, First published by Plain Edition, Paris, 1931, Dover Publications, Inc., New York, 1975.

Stein, G., *Picasso*, First published by B. T. Batsford Ltd, 1938, Dover Publications, inc., New York, 1984.

Stein, G., *Last Operas and Plays*, With an Introduction by Bonnie Marranca, First published by Rinehart & Co., Inc., 1949, John Hopkins University Press, 1995.

Stein, G., *Everybody's Autobiography*, (1936), Vintage, New York, 1973.

Stein, G., *If I Told Him, A Completed Portrait of Picasso*,
www.english.upenn.edu/~jenglish/Courses/Spring02/104/steinpicasso.html